

Isabelle PAQUAY ♦ formatrice au Centre de formation Cardijn (Cefoc)

## Quand des évidences sont bousculées : récit d'une expérience de formation « La pauvreté dans la société de l'abondance »

**E**n pleine crise sanitaire, en septembre 2020, un groupe de réflexion à propos de la pauvreté est né à Saint-Hubert, petite commune rurale de la province de Luxembourg. C'est dans ce contexte de crise sanitaire, désstabilisant et anxiogène, particulièrement pour celles et ceux qui sont touché-es par la pauvreté, que le Ciep Luxembourg et le Cefoc ont ouvert un lieu pour les habitant-es qui souhaitaient partager leurs difficultés, mais aussi leurs questions et réflexions à propos de la pauvreté « au milieu de l'abondance ». Marie-Christine Dewez (Ciep Luxembourg) et Isabelle Paquay (Cefoc) ont imaginé « *un lieu où chaque participant-e pourrait épingler et appréhender les événements qu'il/elle a vécus pour tenter d'y (re)trouver du sens ou du non-sens* », s'appuyant sur le « parler en je » cher au Cefoc. Ces expériences devaient nourrir une réflexion collective à propos du pourquoi et du comment de la pauvreté. Tel était l'idéal imaginé par les deux formatrices. La réalité de terrain les a bousculées dans leurs évidences.

### Des défis face à la question : « Y a-t-il des pauvres autour de la table ? »

Cette question, un peu provocatrice, a été posée dès la séance de lancement en septembre 2020, par un participant (qui n'a pas rejoint le groupe par la suite). Elle touche le cœur même du projet : quel sens cela avait-il de débattre de la pauvreté si personne n'était concerné par elle au sein du groupe ? La réflexion n'allait-elle pas être hors-sol, purement théorique ? Cette remarque annonçait aussi trois défis auxquels les animatrices et le groupe, constitué malgré tout en octobre 2020, mais démarré vé-

ritablement en septembre 2021, allaient être confrontés durant les deux années de réflexion qui ont suivi<sup>1</sup>.

### 1. Rejoindre les personnes en situation de pauvreté

Chaque formateur-riche connaît la difficulté de toucher les classes populaires, d'autant plus s'il s'agit de parler d'un vécu douloureux, voire tabou, à leurs yeux et à ceux de la société. À Saint-Hubert, c'est à force de persévérance qu'un groupe hétérogène s'est formé, même si la classe moyenne y était surreprésentée. Il a fallu prendre son baluchon, frapper aux portes du CPAS, d'une EFT, faire jouer le bouche-à-oreille... pour que finalement, quelques femmes en situation « précaire » rejoignent le groupe, avec plus ou moins de régularité. La confiance entre le groupe, les formatrices et elles s'est construite petit à petit, un équilibre toujours fragile. Chacune a pu trouver lentement sa place dans les échanges...

### 2. Déconstruire les préjugés des personnes issues des classes moyennes

La question « *Y a-t-il des pauvres autour de la table ?* » traduit au moins deux préjugés dans le chef de celui qui l'a posée : la pauvreté se voit à l'œil nu et les « pauvres » ne se rendent pas dans ces lieux de réflexion. L'une des personnes présente à ce moment-là a mis à mal ces idées toutes faites, en se déclarant « *pauvre, même si cela ne se voit pas comme le nez au milieu de la figure* » et en témoignant de son parcours, de sa situation difficile...

Au bout de la première année de réflexion, quelques participant-es, tout-es issues de la classe moyenne et engagées dans d'autres projets solidaires,

ont souhaité passer à l'action pour « lutter contre la pauvreté à Saint-Hubert ». Ils et elles se sont lancé-es dans la mise sur pied d'un jardin potager communautaire, sur un terrain mis à disposition par le CPAS, à côté d'une maison de repos. L'idée de départ : produire des légumes à destination des bénéficiaires de la société Saint-Vincent-de-Paul. Pris par le temps et afin de préparer le sol pour les années suivantes, ils ont d'abord planté des pommes de terre, distribuées lors des Portes ouvertes du jardin, en septembre 2023. Mais « les jardinier-ères » se sont très vite posé des questions de sens à propos de ce qui était en train de se construire : « *Est-ce que ce que le groupe fait dans ce jardin potager va être accepté ?* » ; « *Est-ce utile ?* » ; « *Ne va-t-on pas retrouver les légumes distribués dans les poubelles comme ce fut le cas de certains colis distribués par la société Saint-Vincent-de-Paul ?* » ; « *Les travailleurs du home ont refusé les groseilles qu'on leur a apportées et préfèrent acheter de la confiture chez Aldi !* » ; « *Il faut conscientiser les bénéficiaires et les travailleurs à propos de l'intérêt de produire soi-même des aliments sains sans produits chimiques !* » ; « *A-t-on fait preuve de naïveté en se lançant dans ce projet ?* ». Les formatrices décident alors de travailler ces questions avec l'ensemble du groupe, conscientes que des préjugés tenaces se cachent derrière ces dernières. Des extraits du documentaire « *Femmes invisibles. Survivre dans la rue* » (Claire Lejeune – 2015) sont visionnés et un extrait d'une interview de Céline Nieuwenhuys, Secrétaire générale de la Fédération des services sociaux<sup>2</sup>, est lu afin de travailler les échos entre ces documents et les questions de sens posées par les « jardinier-ères » ?

Si des préjugés fusent à la découverte de jeunes femmes vivant dans la rue (« Elle a 26 ans et n'a pas de projet d'avenir! »), des évidences semblent tout de même secouées : « C'est le regard que nous portons avec nos yeux. Elle (une des femmes du documentaire) ne se fout pas du regard des autres. C'est difficile de se mettre à la place des autres » ; « Par le jardin, on a voulu aider les autres mais eux, quels sont leurs principes ? Sommes-nous prêts à suivre les leurs ? Avons-nous suffisamment d'empathie pour les suivre ? » ; « Lorsque nous déclarons "Il faut les conscientiser", nous portons un regard sur eux avec nos références » ; « On veut bien faire, mais on tape parfois à côté » ; « On peut donner un regard et écouter, mais quel regard ? » ; « Il faut oser les regarder et les écouter. Une rencontre, c'est déjà beaucoup. Il faut se faire petit pour rencontrer quelqu'un et ne pas le regarder de haut » ; « En fait, on choisit pour eux l'alimentation qu'ils recevront... » ; « Ils peuvent se demander comment on les considère, pourquoi on leur refille des produits périmés ou sans gout ».

Les formatrices invitent chacun-e à s'interroger en toute honnêteté : « Quel regard je porte sur "les pauvres" ? ». S'expriment toutes sortes d'émotions et de sentiments : la méfiance (« S'agit-il de vrais ou de faux pauvres ? Font-ils le nécessaire pour s'en sortir ? ») ; la peur (« Ils me font peur et je n'ose pas les regarder. J'évite leur regard. Et si c'était moi ? ») ; la culpabilité (« En même temps, je me sens coupable, car je ne fais rien. Et puis, il y a sans doute une raison qui explique leur situation... ») ; l'empathie (« J'essaie de les regarder avec bonté, avec empathie, de les écouter, de les respecter, de ne pas faire la leçon, la morale. Ils ont des valeurs que je n'ai pas ») ; l'envie de comprendre sans juger (« Qu'est-ce qui a fait qu'à un moment donné une personne bascule et se retrouve dans la rue, seule... Qui suis-je pour juger ? Que faire à mon niveau pour comprendre sans juger ? ») ; « Sont-ils réellement pauvres ou paraissent-ils pauvres à mes yeux ? ») ; l'incompréhension (« Difficile de comprendre que l'on puisse se laisser aller aussi loin, aussi bas ») ; la pi-

tié (« Je ne sais pas comment les aider, je suis désarmé. Je ne sais pas s'ils veulent être aidés. De quoi ont-ils besoin ? »). Certaines balancent entre deux manières de regarder la pauvreté : « Soit je m'interroge sur les raisons qui les ont poussés à être là. Qui sont-ils au fond d'eux ? Quelle richesse les habite qui est invisible ? Soit je pense qu'il y a toujours moyen de s'en sortir. Ils doivent lutter contre cette société qui les oppresse. Pourquoi n'ont-ils pas cette énergie ? ».

À la suite de ce premier bousculement, les « jardinières » vont dialoguer davantage avec les bénéficiaires de leurs récoltes, pour connaître leurs envies, leurs besoins, leur proposant de cultiver eux-mêmes une petite parcelle... « Mais ils ne viennent même pas ramasser les légumes... ». Les préjugés ont la dent dure !

### 3. Mettre en lumière les inégalités et les logiques de domination au sein du groupe

La lecture de l'interview de Céline Nieuwenhuys a poussé le groupe à réfléchir en termes de lutte contre les inégalités et non de lutte contre la pauvreté. Ce souhait tombe à pic pour les formatrices qui sont régulièrement confrontées à des prises de parole qui écrasent ou empêchent les plus fragiles du groupe de s'exprimer. Elles imaginent un travail en trois étapes pour nourrir la réflexion à propos de la lutte contre les inégalités, d'abord au sein du groupe. Celui-ci devient son propre objet d'études, à travers deux outils et une prise de recul conclusive.

- La marche des privilèges<sup>3</sup> a permis aux participant-es de se positionner spatialement par rapport à certains privilèges qui les concernent ou pas individuellement. L'un des hommes du groupe, situé loin devant, témoigne : « Je me suis senti avantagé. Cela m'a fait prendre conscience que tout le monde n'est pas comme moi et aussi posé la question ». Une femme, derrière tous les autres, partage le fait que « Depuis que je suis née, je me bats. Par exemple, à l'école, je devais travailler



Reportage &

beaucoup plus que mon frère pour y arriver. Le fait de me retrouver derrière les autres ne me dérange pas et ne me rend pas jalouse. Je suis ce que je suis et je n'ai pas les mêmes atouts que les autres. Je n'ai pas le choix, je dois avancer... ». Des énoncés ont frappé, étonné, interpellé, tels ceux à propos du handicap invisible (« Je n'ai jamais réfléchi au fait que cela pouvait engendrer des inégalités ») ou à propos du fait de ne pas pouvoir se nourrir (« Je n'ai jamais été confrontée à la faim tout en ne pensant pas que d'autres peuvent être dans cette situation »). De nouveaux bousculements !

- Le jeu des jeton<sup>4</sup> permet de comprendre comment les inégalités et les situations de pouvoir et de domination se construisent au sein de la société. Les observations sont édifiantes... au sujet du groupe ! Les trois sous-groupes tentent de gommer les inégalités de départ en mettant en œuvre des mécanismes de « solidarité ». Les « carrés » créent une caisse noire qui leur permet de pra-

tiquer la charité envers, non pas les deux autres sous-groupes moins aisés, mais vers les plus pauvres, sans préciser de qui il s'agit exactement. Les trois « triangles » se partagent le bonus en prenant en compte la situation familiale et les besoins de chacun-e. Les « ronds » mettent en place leur propre caisse de solidarité au cas où l'un-e d'entre eux serait en difficulté. À la fin du jeu, il-elles sont même prêt-es à distribuer ce qu'il-elles ont amassé dans leur pot commun, à toutes les participant-es pour que tou-ttes disposent du même montant ! Malgré les bonnes volontés, les inégalités ne disparaissent pas : les « triangles » deviennent les nouveaux « carrés » et inversement, tandis que les « ronds » restent à leur place jusqu'à la fin du jeu... Les formatrices constatent aussi que le pouvoir est accepté, non interrogé et non perçu ! Des logiques de domination sautent pourtant aux yeux. Les formatrices imposent de nouvelles règles en cours de jeu sans aucune rébellion de la part des joueur-euses. Les « carrés » et les « triangles » abandonnent très vite la prise de décision à l'unani-

mité. Deux « carrés », issus des classes moyennes supérieures, décident ensemble, laissant de côté le « troisième carré », issu des classes populaires ! La formatrice les interpelle tous trois, à plusieurs reprises, sans changement d'attitude ni de l'une, ni des autres... Seul un « triangle » admet qu'elle a la parole facile et que c'est elle qui a émis la plupart des propositions au sein de son sous-groupe. *« J'ai pris le pouvoir en quelque sorte... »*.

-Une prise de recul sur ce qu'a vécu le groupe : les outils « Marche des privilèges » et « Jeu des jetons » ont révélé beaucoup sur le groupe lui-même, en termes d'inégalités et de domination. Ce contre quoi les formatrices luttai-ent sans beaucoup de succès jusque-là a éclaté au grand jour. Lors du jeu, des dominant-es et des dominé-es ont continué à jouer leur rôle dans les groupes !

On peut dès lors s'interroger sur la présence des dominé-es et des dominant-es dans le groupe depuis septembre 2020. Lutter contre les inégalités, n'est-ce pas d'abord prendre conscience de ce qui se joue

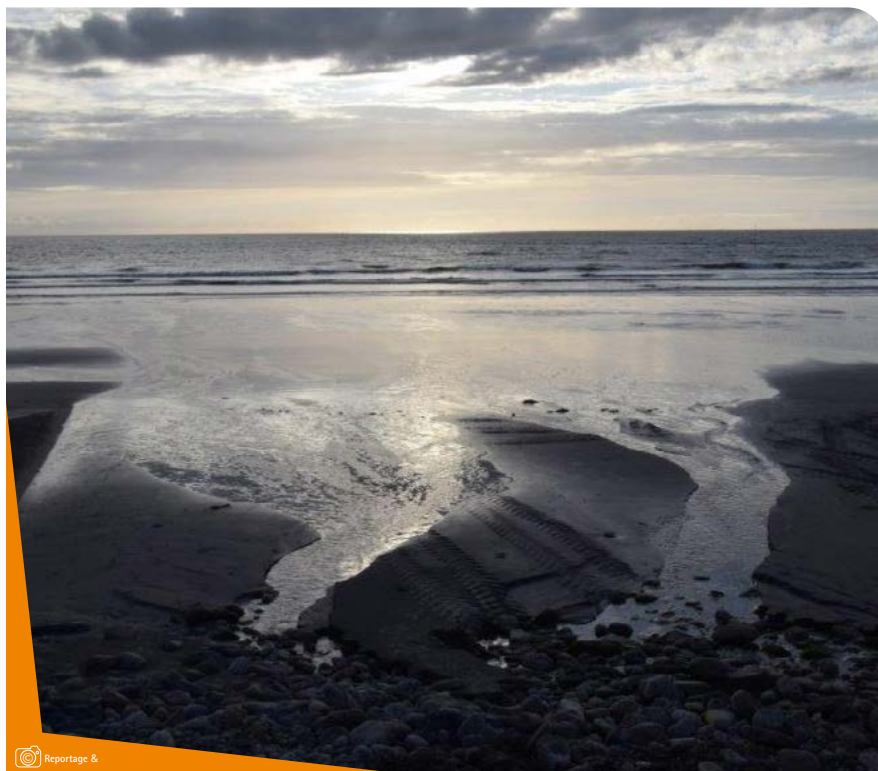
« là où j'ai les pieds », « au plus proche de moi » ?

Les formatrices listent avec le groupe les inégalités mises en lumière lors de la marche des privilèges (hommes/femmes, intellectuelles, linguistiques, santé, culturelles, numériques), puis invitent chacun-e à ajouter d'autres inégalités qui le-la touche dans son quotidien et dans sa vie (l'âge, le milieu socio-économique, les traumatismes...). Parmi toutes ces inégalités, quelles sont celles qui touchent le fonctionnement du groupe ? Quelles situations de dépendance et de pouvoir ces inégalités créent-elles entre les participant-es ? L'idée n'est pas de juger, de pointer du doigt, mais de montrer comment des inégalités et des dominations se mettent en place dans un groupe comme celui-là, malgré quelques règles de fonctionnement rappelées régulièrement <sup>5</sup>, malgré les bonnes intentions... Les langues se délient : *« La parole masculine est davantage valorisée »* ; *« Il faut découvrir sa propre richesse, se savoir complémentaire (...) sans se croire inférieur ou supérieur »* ; *« Pourquoi vouvoyer certains participants ? »* ; *« J'ai parfois peur de prendre la parole, face à d'autres, plus à l'aise »*.

Que faire pour tenter de réduire, voire de supprimer ces situations dans ce groupe ? Après discussion, le groupe se met d'accord, à l'unanimité, sur des règles de fonctionnement supplémentaires : un bâton de parole car *« si l'autre ne parle pas, il n'enrichit pas les autres »* ; la confiance et le respect mutuel, au sein du groupe, mais aussi entre le groupe et les formatrices qui restent *« les meneuses de jeu »* ; l'auto-régulation de sa propre parole ; l'emploi systématique du « tu » pour mettre tout le monde sur le même pied.

## Conclusion

Pour comprendre la pauvreté, il faut d'abord écouter les plus fragiles. Pour les écouter, en plus de créer un cadre propice, il faut mettre à mal les préjugés des classes moyennes envers



eux et elles, faire prendre conscience à tous et toutes des inégalités et des logiques de domination qui s'installent insidieusement dans un groupe... et a fortiori, dans la société tout entière. L'éducation permanente vise à l'émancipation des classes populaires, mais cette expérience à Saint-Hubert montre combien il est indispensable de contrer les préjugés des classes dominantes. Sans cela, les logiques de domination continuent à aller bon train, mettant à mal les visées d'émancipation.

À Saint-Hubert, à force d'être bousculé-es, des yeux de participant-es se sont entrouverts, d'autres sont grands ouverts. Lors de la clôture du groupe en juin 2023, les femmes les plus fragiles ont manifesté leur souhait de continuer à discuter des thèmes qui les préoccupent. C'est ainsi qu'est né un nouveau groupe, qu'elles ont baptisé

«Lundi, c'est papote!» et que d'autres ont rejoint. Une belle émancipation et aussi une belle récompense pour les formatrices! ●

1. En plus des réflexions dont cet article se fait l'écho, le groupe a questionné les différents types de pauvreté (économique, culturelle, de la santé...) tout au long de ces deux années.
2. *Continuer à s'étonner, ne pas s'habituer!*, Interview parue dans *Atout Sens*, décembre 2021, p. 8 : «*En pleine crise sanitaire, alors que les plus riches ont fait des économies voire des profits, les plus pauvres ont encore perdu! En Belgique, l'aide alimentaire a été renforcée, au lieu d'un soutien financier qui aurait davantage aidé les familles à se protéger et permis de choisir leur alimentation. Comment a-t-on pu s'habituer à ce que des personnes n'aient même plus le choix de leur alimentation et celle de leurs enfants? Chacun-e s'habitue tellement vite! Il faut continuer à s'étonner du sort des plus précaires, tout en proposant des colis alimentaires de qualité. Mais surtout, il faut lutter contre les inégalités plutôt que contre la pauvreté, en demandant notamment une contribution aux plus riches.*»
3. Selon la méthodologie de la Marche des privilèges, les participant-es se tiennent sur une même ligne droite. L'animatrice lit une série d'énoncés (ex. J'utilise

rarement les transports collectifs; Mes parents n'ont jamais été sans emploi ou sans revenu; Ma famille possède un ordinateur...) et les participant-es concerné-es font un pas vers l'avant. Lorsque l'affirmation ne les concerne pas ou qu'ils ou elles ne souhaitent pas y répondre, il-elles restent sur place. Après l'exercice, chacun-e revient sur l'expérience en exprimant les sentiments éprouvés en se retrouvant à l'avant, au milieu ou à l'arrière du groupe. Pour en savoir plus : [www.fedelima.org/docs/RAFFUT2018/METHODO.MARCHE.DES.PRIVILEGES.pdf](http://www.fedelima.org/docs/RAFFUT2018/METHODO.MARCHE.DES.PRIVILEGES.pdf)

4. Les participant-es sont réparti-es par tirage au sort en trois sous-groupes qui reçoivent chacun un montant de jetons différents. Les « carrés » sont les plus riches, les « triangles » les intermédiaires et les « ronds » les moins nantis. Plusieurs rounds ont lieu : à chaque fois, les groupes reçoivent une enveloppe avec un certain montant de jetons. Ils doivent choisir à l'unanimité ce qu'ils vont faire avec ce bonus. Des stratégies se sont mises en œuvre, pour autant que cela se fasse à l'unanimité. L'une des formatrices observe les groupes afin de pouvoir faire le point après le jeu, tandis que l'autre anime. Pour en savoir plus : [www.iteco.be/revue-antipodes/jeux-et-exercices-pedagogiques/article/jeu-des-jetons](http://www.iteco.be/revue-antipodes/jeux-et-exercices-pedagogiques/article/jeu-des-jetons).
5. Les groupes Cefoc sont régis par certaines règles : parler en « je », écouter l'autre, sans jugement, en toute confidentialité. Il n'y a jamais de bêtise et il est toujours possible de ne pas parler si on ne le souhaite pas.

